Des pêcheurs condamnés

par Michael Jacques

Cet article est un condensé de celui qui est paru dans le magazine Pacific below. *Michael Jacques y décrit les pratiques quasiment suicidaires des plongeurs qu'il a rencontrés avec ses compagnons à Dangar Island, près de Sumbawa, dans l'est de l'Indonésie, où ils capturent des poissons de récif vivants. Il insiste, à juste titre, sur la nécessité de la sensibilisation. Dans l'article suivant, Johannes et Djohani racontent leur rencontre avec un plongeur victime d'un accident de décompression et avec ses collègues pêcheurs de poissons de récif; toutefois, nous y apprenons que la sensibilisation ne suffit pas toujours.*

Subitement, le froid et la pluie se sont abattus sur nous pendant que nous manœuvrions voiles et écoutes. Nous avons aperçu Dangar Island et le relief abrupt Sumbawa et nous nous sommes faufilés jusqu'à un petit mouillage, immédiatement au sud-ouest de Dangar Island où nous avons ancré au milieu de hauts fonds déchiquetés.

Nous avons alors remarqué des viviers destinés au commerce des poissons de récif vivants, suspendus à des fûts et des bambous. Nous avons entendu et vu les bateaux rentrer au village de Bugis. Premiers marins-pêcheurs indonésiens et pirates occasionnels, ces populations ont émigré quelque temps auparavant des Célèbes du Sud et se sont implantés dans cette baie massive et riche connue sous le nom de Teluk Saleh.

Là, ils ont rencontré un nouvel adversaire, qu'ils ne connaissaient pas.

Celui-ci venait du nord, d'où il a apporté le mercantilisme, le matérialisme et la cupidité. Il avait les traits de riches financiers dont le souci était de s'enrichir encore en remplissant les restaurants de Singapour et de Hong Kong de clients prêts à payer des sommes astronomiques pour certains poissons de récif vivants. Nous savions que le poisson et le milieu récifal dans lequel il évoluait était leur dernière préoccupation.

Très vite, nous avons découvert qu'ils considéraient la vie humaine avec le même mépris. Précédé par le crachotement de son moteur, Samsara nous a rendu visite le lendemain, aux premières lueurs du jour. Il nous a jeté un regard curieux et, après avoir été invité à monter à bord en langue vernaculaire, il nous a rejoint. Il avait passé toute la nuit à pêcher. Il a accepté avec empressement du café fort auquel il a ajouté le traditionnel demi-kilo de sucre.

Le visage recouvert d'un passe-montagne noir, il nous a raconté comment il s'était installé à Teluk Saleh. Il nous a parlé de ses prises, de sa vie et de sa famille, du récif, de la pêche et il s'est émerveillé de nos cartes marines qui représentaient son pays natal. Bien plus, il nous a parlé du commerce des poissons vivants, de l'endroit où trouver les plongeurs et — sujet plus grave — du coût humain de cette activité.

Suivant les instructions de Samsara, nous avons levé l'ancre pour une étape très courte qui nous a menés aux plongeurs. Au détour d'une pointe de terre, nous sommes tombés sur une baie qui miroitait sous le soleil. Elle était parsemée de petites embarcations surmontées de compresseurs qui ronronnaient et dont les tuyaux d'un jaune éclatant serpentaient dans l'eau.

Nous nous sommes approchés d'un bateau. Nous avons demandé poliment si nous pouvions participer à la plongée; on nous a répondu un non catégorique et, d'un petit coup sec sur le tuyau, on a fait signe au plongeur de remonter en surface. L'embarcation s'est rapidement déplacée vers un autre site. Nous avons décidé alors de rassembler notre matériel et nos caméras pour essayer de susciter un peu plus de curiosité. C'est apparemment ce qu'il fallait faire. Le groupe suivant de plongeurs, légèrement plus jeune, a accueilli notre suggestion avec enthousiasme, désireux de faire étalage de ses prouesses.

Après avoir regardé de plus près l'embarcation, nous avons constaté qu'elle était entièrement ouverte. Les prises se trouvaient dans un petit vivier. Le bateau, en fibre de verre, portait le même numéro que des embarcations semblables appartenant à une même flottille. Un compresseur se trouvait à l'arrière du vivier; tout portait à croire qu' il s'agissait d'une opération bien organisée, bien financée. Nous avons établi que les plongeurs travaillaient par deux, plongeant et surveillant le compresseur, chacun à leur tour.

Il y avait beaucoup de vase; des rayons de lumière éclairaient le fond de l'eau. Notre sondeur indiquait 20 à 30 mètres de profondeur. Nous nous sommes préparés. Le contraste entre notre matériel (*fenzys*, ordinateurs de plongée et matériel de sécurité dernier

cri) et celui des plongeurs indonésiens (un masque auquel était fixé un tuyau reliant le plongeur au compresseur, une corde plombée, un short et un tee-shirt) était saisissant.

Nous sommes descendus sous le bateau, et avons attendu; le fond se dessinait sous nos yeux. Le bord du récif corallien jouxtait un fond marin vaseux, de couleur sombre, d'origine volcanique. C'est le long de ce récif que nous avons noté la présence de nasses métalliques camouflées par des éboulis de corail, destinés à simuler des cavités pour attirer les poissons sédentaires recherchés par les pêcheurs.

Nous sommes descendus jusqu'à la première nasse. Après y avoir regardé de plus près, nous avons constaté qu'un grand lutjan voilier s'était débattu à mort. Le plongeur est sorti des ténèbres. Il est descendu comme une torpille de la surface, les pieds nus et une ceinture trop plombée le propulsant vers le fond de l'océan. Des bulles s'échappaient de son masque pendant qu'il inspectait le casier. Il a retiré le poisson mort et l'a rejeté négligemment. Celui-ci a coulé lentement et a été abandonné sur le fond.

J'étais consterné. Certes, le poisson était mort, mais il aurait pu tout de même nourrir une petite famille. Il semblait ne plus avoir aucune valeur. Le plongeur a soulevé une lourde nasse métallique et a littéralement sprinté sur le fond de la mer, ses pieds nus soulevant la vase, à la recherche d'un nouvel endroit.

Après avoir trouvé un site convenable, il a mis la nasse en place et a commencé à nager en direction du bord du récif. Là, il a rassemblé des éboulis de corail ou a cassé des morceaux de corail qu'il a triés avec soin pour cacher le piège.

Mais, je ne m'intéressais plus à ce moment-là aux problèmes écologiques et au gaspillage engendrés par une telle activité. Nous étions par 23 mètres de fond. Je m'intéressais à la façon dont les plongeurs opéraient, et mon esprit se débattait dans la physiologie de la plongée..., descente rapide, charge lourde, CO_2.

Combien de fois était-il descendu ? Combien de temps allait-il lui falloir pour remonter ?

Subitement, après avoir déposé un appât au fond d'une nasse, il est allé rapidement s'occuper d'une autre. J'ai vérifié mon ordinateur de plongée et je me suis dit que des gars devaient être victimes d'accidents mortels par ici.

Le plongeur a refait les mêmes gestes. Je me suis senti obligé de l'aider. Je savais exactement à quelle vitesse l'azote se dissolvait dans son sang. Et je soupçonnais qu'il n'avait sans doute pas l'intention d'observer un palier de décompression à la remontée. Mes soupçons ont été confirmés quelques instants après.

Le plongeur a tiré sur le tuyau, s'y est aggripé fermement et est rapidement remonté vers la surface en se propulsant à l'aide de ses jambes. J'ai commencé à le suivre, et mon ordinateur s'est affolé.

Je me suis arrêté et j'ai rejoint Stéphanie qui était occupée à photographier la scène. Nous nous sommes regardés et sommes remontés comme on nous l'avait appris.

Pendant notre palier de sécurité sous le bateau, mille choses me passaient par l'esprit. Que découvrirait un spécialiste de la médecine hyperbare s'il devait mener ici une étude approfondie ? Nous avons été tous deux atterrés d'entendre un éclaboussement et de voir le même plongeur descendre en flèche une nouvelle nasse entre les mains. Quelques instants plus tard, il remontait en nous jetant un coup d'œil au passage.

Nous avons refait surface sous un soleil étincelant. Les deux pêcheurs étaient à bord de l'embarcation et nos compagnons nous regardaient tout étonnés depuis le *Longnose*. La mer était chaude et plate.

Nous nous sommes accrochés au plat-bord de l'embarcation et avons commencé à interroger le pêcheur, qui a arrêté le compresseur. Le seul son qui nous parvenait était le ronronnement des autres compresseurs alentour. Nous devions crier. Naturellement, l'incapacité de décompresser ne les empêchait pas de travailler. J'aurais voulu jeter un coup d'œil à leurs tympans ou à ce qu'il en restait.

Je me sentais obligé de leur donner immédiatement quelques indications sur la sécurité en plongée et d'en savoir davantage.

Combien de temps avaient-ils travaillé, aujourd'hui ?
Depuis l'aube.

Combien de fois avaient-ils plongé ?
Ils ne savaient pas. Ils plongeaient à tour de rôle.

Combien de temps continueraient-ils à travailler, aujourd'hui ?
Jusqu'à ce qu'ils aient fini.

Convaincu désormais que cette activité avait un coût humain, je ne m'intéressais plus aux aspects écologiques. Intérieurement, j'étais en colère et j'avais honte d'appartenir à l'espèce humaine. Tout devenait clair comme de l'eau de roche.

Qui leur avait appris à plonger ?
La société leur avait fourni le bateau et leur avait appris à retenir leur respiration.

Leur avait-on dit de ne pas plonger trop souvent ? De descendre et de remonter lentement ? De faire des

paliers de décompression lors de la remontée ?
Non, on leur avait dit combien il pouvaient gagner.

Combien pouvaient-ils gagner ?
Dix mille roupies (5 dollars É.-U.) le kilo pour de beaux poissons, s'ils étaient vivants.

Combien de kilos de poisson pêchaient-ils par jour ?
Ils ne savaient pas, on les payait.

Étaient-ils fatigués en fin de journée ?
Oui, très fatigués.

Se sentaient-ils malades ?
Parfois, il leur était difficile de trouver le sommeil. Mais ils se sentaient mieux le jour suivant.

Quelqu'un d'autre leur avait-il parlé des accidents de décompression ?
Les pêcheurs me regardaient d'un œil torve; je leur ai décrit les symptômes.

Je répugnais à trop en dire. Je savais que ces hommes nourrissaient leur famille grâce à cette activité. Je savais qu'ils continueraient. Je n'étais pas certain que cela les aiderait s'ils prenaient peur. J'ai pris la décision de m'attacher à leur donner des idées sur la méthode la plus sûre de poser et de récupérer les nasses. Je voulais leur expliquer comment remonter les poissons lentement et leur percer la vessie natatoire afin qu'un plus grand nombre d'entre eux puisse survivre.

Avant que je n'aie commencé, le plus âgé des deux a pris la parole... Je n'oublierai jamais ses mots et je suis certain qu'il n'est pas le seul à avoir de tels souvenirs.

Il a déclaré simplement : "*Sekarang saya menarik, karena kemarin, teman saya, dia tidak blang apa apa. Dia mati saja*", qui pourrait approximativement se traduire par : "Maintenant, ça m'intéresse, parce que récemment mon ami est mort sans dire un mot".

Je n'étais pas surpris. J'étais attristé. Je me demandais combien d'autres plongeurs étaient morts ou avaient souffert dans leur chair de la cupidité d'un négociant anonyme. Nous avons parlé encore un peu des pratiques à respecter pour la descente et la remontée, de l'utilisation des cordes et des signaux transmis à l'aide des cordes pour descendre et remonter les nasses. Malgré mes efforts, ils voulaient surtout mettre en place une nouvelle série de nasses.

Nous leur avons demandé si nous pouvions les suivre. C'est avec plaisir qu'ils ont accepté. Dans les deux heures qui ont suivi, nous avons effectué de nombreuses plongées, nous relayant pour suivre ces hommes. Il était devenu clair qu'ils ne savaient pas exactement où se trouvaient les nasses. Ils recouraient à des triangulations approximatives pour situer les bords du récif et, par conséquent, leur nasses. Ils ne pouvaient pas matérialiser leur emplacement car ils craignaient qu'on ne vole leurs poissons, leurs nasses ou les deux à la fois.

J'ai vu un plongeur descendre à neuf reprises à une profondeur de 20 mètres et en remonter, à une vitesse dangeureusement rapide, quasiment à celle de la lumière, le tout en 90 minutes. Je ne l'ai pas vu remonter un seul poisson pendant tout ce temps. Plusieurs autres bateaux procédaient de la même manière en d'autres points de cette grande baie. Nous avons pris toute une série de photos. Chacun à notre tour, nous plongions dans l'obscurité. Nous savions que ces gens devaient avoir des accidents de décompression, que certains d'entre eux mouraient. Nous savions que ceux qui mettaient le matériel à leur disposition et ceux qui achetaient le produit de leur pêche s'en fichaient éperdument, bien-sûr !

Finalement, nous avons décidé de quitter les lieux pour rechercher un mouillage sûr au nord de Moyo Island.

C'est une situation si difficile. Il y a tant de facteurs à prendre en considération.

À l'évidence, cette activité était une source de revenus pour les gens de la région. Elle leur permettait de gagner beaucoup d'argent rapidement et de jeter les bases de l'avenir de leurs enfants. Il était fort probable, toutefois, qu'ils risquaient de ne pas partager bien longtemps la vie de leurs enfants.

Dans un monde idéal, cette activité serait interdite. Mais nous ne vivons pas dans un monde idéal. Et tant qu'il existera une demande pour les poissons vivants et que les profits seront aussi énormes, les gens continueront de les pêcher.

Les plongeurs se sont autrefois mis dans des situations dangereuses par manque de connaissances. Alors que nous approchons du prochain millénaire, ce n'est plus nécessaire. Les spéculateurs devraient avoir la décence de sensibiliser les plongeurs aux risques qu'ils encourent et leur permettre de poursuivre leur activité dans des conditions de sécurité raisonnables. D'un point de vue humaniste, si cette activité doit se poursuivre, elle doit être menée de manière responsable.

D'un point de vue écologique, elle devrait prendre fin.

Cette activité ne peut se poursuivre sous sa forme actuelle qui menace l'environnement. Les poissons recherchés sont sédentaires. Des populations entières sont décimées lors de la reproduction. Les rendements sont à la baisse. Les coraux qui sont traumatisés par des manipulations aussi brutales ne repoussent pas bien, ce qui désorganise l'écosystème fragile du récif. Finalement, c'est nous tous qui supportons

les dégâts infligés à l'environnement, pour le plaisir culinaire momentané d'un petit nombre.

Les autorités indonésiennes continuent de dénoncer publiquement les pratiques de pêche peu équilibrées, mais la réponse appartient aux pays où, au bout du compte, sont vendus ces poissons. La réponse appartient à ceux qui l'achètent. La vente — et l'achat — de poissons vivants capturés en milieu naturel pourrait parfaitement être déclarée illégale. Les amendes devraient être très élevées parce que les coûts en termes d'environnement et de vies humaines sont élevés. Je ne propose pas de solution aux problèmes économiques des populations insulaires isolées; je ne connais que trop bien le dilemme des populations qui vivent en économie de subsistance. Le problème n'est pas le fait de ceux qui, parfois au prix de lourds sacrifices personnels, capturent ces poissons, mais de ceux qui financent cette activité par appât du gain. La solution est entre les mains de ceux qui consomment ces poissons et des gouvernements des pays où des espèces sont montrées avec fierté et vendues au prix fort sans qu'il soit tenu compte des coûts réels de cette exploitation.

Source : *Pacific below*

Réduction de l'incidence des accidents de plongée dans les villages de pêcheurs indonésiens : la sensibilisation ne suffit peut-être pas

par R. E. Johannes & Rili Djohani [1]

Des milliers de plongeurs ont été paralysés et des centaines ont perdu la vie ces dernières années aux Philippines et en Indonésie, à la suite d'accidents de décompression (Johannes et Ripen, 1995). Ces accidents surviennent lorsqu'ils plongent trop souvent ou trop profondément et qu'ils passent trop de temps au fond de l'eau en quête d'huîtres perlières, de poissons d'aquarium, de langoustes ou de poissons de récif vivants destinés à la restauration. Selon les plongeurs eux-mêmes, la fréquence de ces accidents serait en augmentation parce qu'ils sont tenus de plonger toujours plus profond et de rester toujours plus longtemps après avoir épuisé les stocks des eaux moins profondes.

Johannes et Ripen (1995) signalent que les pêcheurs sont souvent mal informés ou ignorants des causes des accidents de décompression (voir également l'article de Michael Jacques qui précède celui-ci). Il est donc possible d'en déduire que la sensibilisation contribue grandement à résoudre les problèmes de décompression que connaissent les plongeurs de cette région. D'autres entretiens que nous avons réalisés dans la région de Komodo, en Indonésie, en mai 1997, montrent que la cause de ce problème peut être plus complexe.

Ici, nous avons constaté que les plongeurs étaient, dans l'ensemble, conscients des dangers et des causes des accidents de décompression. Mais la plongée est considérée par les enfants et par les jeunes gens de 15 à 25 ans environ comme une activité romantique et virile. De plus, comme les jeunes conducteurs automobiles des pays occidentaux, ces jeunes supposent que "les accidents n'arrivent qu'aux autres" lorsqu'ils dépassent les limites imposées par la sécurité.

Il y a un autre facteur qui contribue grandement à renforcer leur volonté de risquer leur vie : l'endettement chronique. Généralement, le narguilé et le matériel d'accompagnement coûtent approximativement 20 millions de roupies (800 dollars É.-U.), montant qui dépasse de beaucoup les moyens de la majorité des plongeurs. Aussi, pour débuter, empruntent-ils la somme nécessaire aux intermédiaires qui achètent le produit de leur pêche. Ces derniers exercent alors des pressions pour qu'ils remboursent leurs dettes le plus rapidement possible, et ils les accompagnent parfois lors de leurs sorties en mer en les poussent, avons-nous appris, à effectuer quatre plongées par jour d'une durée moyenne de 40 minutes par des profondeurs pouvant atteindre 45 mètres.

La paraplégie dont le plongeur peut se remettre complètement, partiellement ou pas du tout est la conséquence grave non mortelle, typique des accidents de plongée. Nous avons interrogé un jeune garçon de 17 ans qui avait eu un accident de décompression 24 heures auparavant seulement. Apeuré, transpirant abondamment, il était paralysé au-dessous de la taille, incapable de contrôler ses fonctions naturelles et de ressentir la moindre sensation dans ses jambes et ses pieds.

1. *The Nature Conservancy*, Djakarta.